

L'EXPOSITION DE PARIS

DE 1889

Prix du numéro : 50 centimes.

40 NUMÉROS. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FR.

Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur.

Journal hebdomadaire. — 1^{er} février 1890.

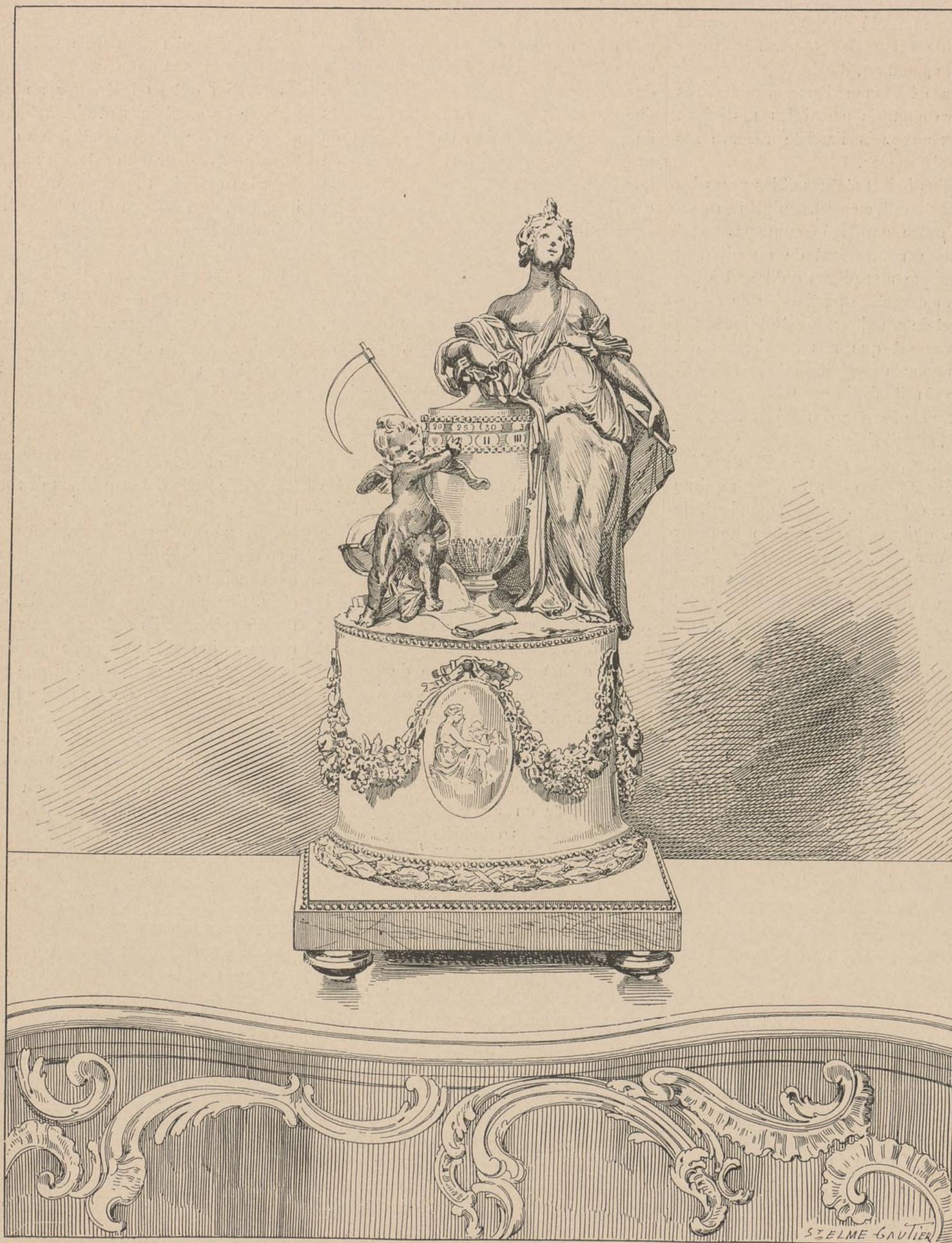
N^o 75

BUREAUX : 8, RUE SAINT-JOSEPH. — PARIS

Prix du numéro : 50 centimes.

40 NUMÉROS. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FR.

Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur.



PENDULE DE STYLE LOUIS XVI, EN MARBRE BLANC ET BRONZE DORÉ.

Appartenant à M. MANNHEIM.

Ayuntamiento de Madrid

L'ART A L'EXPOSITION

LE MARBRE

C'est assurément une des matières les plus magnifiques et les plus somptueuses qu'on puisse employer dans la décoration. Par sa dureté naturelle, par son beau poli, par la netteté de ses profils, par la variété de ses couleurs, par l'éclat que lui a valu son nom, il est digne de figurer à une place d'honneur dans nos habitations et d'être compris parmi les matériaux précieux auxquels l'artiste réserve ses justes préférences.

Les plus belles statues et les vases les plus riches sont, en effet, sculptés en marbre. En outre, employé comme pavement ou comme revêtement de muraille, il communique aux pièces qu'il sert à habiller un caractère particulier de somptuosité et de grandeur. C'est à lui presque exclusivement que nos architectes ont recours pour la confection de nos cheminées; enfin il s'allie avec bonheur aux métaux pour former des objets d'art à la fois brillants et riches.

Certes, voilà bien des qualités variées et précieuses, bien des privilèges qui ne sont pas à dédaigner. Et cependant, le marbre, qui avait été fort en honneur dans l'Antiquité, et qui même avait été employé par grandes masses, au point qu'on en construisit des palais entiers et des temples, le marbre, disons-nous, est d'un usage relativement moderne.

Durant tout le moyen âge, les architectes et les sculpteurs n'eurent guère recours à lui. « Cette matière dure et longue à travailler, écrit M. Viollet-le-Duc, ne pouvait convenir à des artistes qui n'avaient pas les ressources suffisantes pour mener à bonne fin des ouvrages de cette nature. » A cette première raison, il faut ajouter la difficulté des transports, l'incertitude des routes, l'espèce de blocus dans lequel vivaient les constructeurs à ces époques troublées, et surtout l'habitude qu'avaient les statuaires de peindre et de dorer leurs ouvrages, habitude qui les détournait d'employer pour leurs statues une matière rare, rebelle au ciseau, et d'un prix considérable.

C'est seulement à l'époque de la Renaissance que l'usage du marbre commença à se généraliser chez nous. Les guerres d'Italie y aidèrent d'une façon singulière. La vue des palais qui, depuis Gènes jusqu'à Naples, peuplaient la Péninsule, éveilla chez les seigneurs français des idées de luxe jusque-là inconnues.

Un grand nombre d'entre eux rapportèrent en France des vases, des bustes. Les plus riches, pour orner leurs châ-

teaux, se firent expédier des fontaines, des cheminées et des statues. Un siècle plus tard, il n'était pas d'intérieur un peu riche où l'on ne trouvât des tables de marbre, et dans les palais royaux on couvrait les murailles de revêtements et le sol de pavements, rappelant par leur somptuosité les palais de la Péninsule.

Mais c'est surtout sous le règne de Louis XIV que l'importation et la consommation du marbre se développèrent. C'est à cette époque également que la profession de marbrier, qui jusque-là avait été confondue avec celle des sculpteurs et des tailleurs de pierre, acheva de se dégager et de prendre rang parmi les professions en honneur. L'on a retenu les noms d'un certain nombre de ces artistes industriels : ceux de Ph. Buister qui fournit les colonnes du Val-de-Grâce, de Pasquier qui travailla au Louvre, à Versailles et à Trianon, de Pierre Mesnard qui fut occupé au Palais-Royal et à Saint-Germain, de du Chesnoy, fournisseur du prince de Conti, et encore de quelques autres.

Un chiffre, au surplus, fera juger de la consommation des marbres à cette époque. De l'année 1672 à 1680, durant une période de neuf années, les fournitures, pour Versailles seulement, montèrent à la somme respectable de 738,094 livres 18 s. Quelques années plus tard, le commerce de cette belle matière avait pris un tel développement que le duc d'Antin, alors Directeur général des bâtiments, n'hésita pas à se faire le pourvoyeur attitré des marbriers de la capitale et c'est de là qu'est venu le nom de *marbre d'Antin* que portent encore aujourd'hui certaines sortes de marbres demeurés en usage.

Depuis lors, la consommation de ces matériaux précieux à tant d'égards n'a pas cessé d'aller en augmentant. De nombreuses carrières ont été livrées à l'exploitation. La sûreté et la facilité des communications ont permis d'amener des pays les plus lointains des quantités d'espèces, sinon nouvelles, du moins singulièrement variées. Le commerce des marbres à Paris seul se chiffre par millions; et il n'est presque pas de maison, si modeste qu'elle soit, où l'on ne trouve au moins des cheminées en marbre.

S'il fallait juger, toutefois, de ce développement extraordinaire par l'Exposition de cette année, on risquerait quelque mécompte. Les maisons importantes représentées au Champ de Mars par des expositions intéressantes sont en nombre extrêmement restreint. La classe 18, dans laquelle sont compris les marbres mis en œuvre, ne compte pas plus de cinq à six maisons parisiennes, auxquelles il convient d'ajouter une maison marseillaise.

Les marbriers de la capitale qui ont exposé dans la classe 18 sont : MM. Parfonry, Loichemolle, Drouet-Langlois, Gruot et Benezech; la maison marseillaise est celle de M. Cantini.

Cette dernière est, au point de vue de la variété et de la beauté des produits soumis à notre jugement, de beaucoup la première; et cette supériorité s'explique par sa situation tout exceptionnelle.

Établis depuis près d'un siècle dans notre grand port de mer méditerranéen, les Cantini ont su intéresser un grand nombre de capitaines et d'armateurs au succès de leur entreprise. Grâce à ces intermédiaires, leur nom est connu presque dans les moindres bourgades de la côte italienne, de l'Afrique et du Levant. Dès qu'on découvre en ces pays lointains un fragment important de marbre antique ou un bloc de qualité exceptionnelle, c'est aux Cantini que l'on pense, et c'est à leur maison qu'on s'adresse. N'hésitant pas à payer ces raretés le prix qu'elles valent, il n'est pas étonnant qu'ils soient les marbriers les mieux assortis de l'Europe.

Sous ce rapport, leur exposition, qui occupe une place d'honneur dans la Galerie de trente mètres, ressemble à une admirable carte d'échantillons des sortes les plus belles et les moins communes.

Dans une curieuse balustrade à mollet, ils ont réuni tout un assortiment des marbres anciens et modernes les plus recherchés. Sur une colonne en cipolin, d'une rareté extrême, ils ont placé un vase en rouge antique de la plus fine qualité; un baptistère en marbre onyx et une coupe en onyx jaunâtre, de la teinte la plus riche, montrent qu'ils possèdent de ce marbre précieux des spécimens variés, et une superbe Minerve polychrome rappelle, sinon par l'exécution, du moins par l'éclat de la matière les ouvrages antiques les plus estimés.

Inutile d'ajouter que pour les grands travaux de marbrerie, MM. Cantini peuvent mettre à la disposition des architectes tous nos marbres continentaux si variés, si magnifiques parfois, et trop peu employés dans la décoration de nos demeures.

N'est-il pas curieux que dans les contrées du Nord qui ne possèdent pas de carrières de marbre ou qui sont loin des pays d'extraction, en Hollande, en Angleterre, en Danemark, on emploie le marbre et surtout le marbre blanc par grandes surfaces, qu'on en couvre les murailles et le sol, et que chez nous on n'en fasse guère usage que pour les cheminées, les tables de restaurant, les lavabos et tables de toilette, les dessus de commode, etc.?

Pourtant, que de beaux marbres nous pourrions mettre en œuvre! Le campan

mélangé, le vert campan, la griotte coquillée, l'escalet bariolé, le villefranche violet et le sarancolin si décoratif, et les autres marbres que l'on trouve dans les Pyrénées; le marbre onyx qui abonde en Algérie; le levento, le languedocque, surtout le blanc veiné, dont nous possédons sur divers points des carrières importantes; et, indépendamment des griottes et du bleu fleuri que nous fournit l'Italie, que de sortes encore inconnues se cachent dans les massifs inexplorés des Alpes et de la Corse!

Mais l'usage n'est pas d'employer le marbre dans les constructions de luxe, même dans les plus coûteuses, et rien n'est tyrannique comme l'usage. On se contente de stuc et c'est ce qui explique comment la plupart des maisons dont nous transcrivons ici les noms n'exposent guère que des cheminées.

Quelques-unes de ces cheminées sont fort belles comme matière et comme façons. Chez M. Parfonry on en remarque une en sarancolin des plus décoratives. M. Loichemolle a envoyé une cheminée Renaissance en marbre blanc d'un dessin sobre et distingué. M. Drouet-Langlois nous offre, outre trois petites cheminées d'appartement en griotte, bleu turquin et marbre blanc, d'une facture soignée, une cheminée monumentale en rouge royal un peu lourde, mais dont le dessin ne manque pas d'ampleur. Chez M. Benezech ce sont les brèches qui triomphent, et chez M. Gruot nous avons relevé la présence d'une cheminée bleu turquin, avec application de bronzes d'un agréable modèle, et d'autres en rouge royal et en sarancolin d'une belle qualité.

En outre de ces belles cheminées, il nous faut citer le superbe vase à tête de gorgone, dessiné par M. Sédille, et l'agréable fontaine en brèche de Tunisie, envoyés par M. Parfonry; la belle colonne de grand antique, exposée par M. Benezech, les demi-colonnes, les balustrades et les vases de MM. Drouet et Loichemolle.

Est-ce tout ce que le Champ de Mars renferme de remarquable en fait de marbre? Certainement non. Si nous cherchons en dehors de la classe 18, relative à la décoration, nous trouverons dans la classe 41, qui comprend les mines et la métallurgie, un échantillonnage très complet de nos marbres pyrénéens: griotte coquillée, escalet bariolé, sarancolin, villefranche violet, etc., exposé par MM. Jacob Holtzer et C^{ie}. Dans les jardins on remarque également un pavillon construit en marbres variés de la vallée d'Ossau (Basses-Pyrénées). Enfin, en cherchant bien, on pourrait encore relever de fort beaux échantillons de vases, coupes,

urnes, etc., chez MM. Denière, Barbedienne, Dasson, Raingho frères, Varangoz, et chez d'autres encore. Mais le marbre ici est un peu trop considéré comme l'accessoire, et les bronzes réclament presque exclusivement l'attention des amateurs.

Constatacion fâcheuse, le marbre, malheureusement représenté chez nous, est encore plus mal traité dans les sections étrangères. La Russie expose de fort curieux spécimens d'arbres agatisés; de Belgique, la maison Puissant frères a envoyé des plaques fort belles en griotte de Flandre, Sainte-Anne, rouge fleuri, etc.; l'Angleterre expose quelques cheminées exécutées par MM. Yates Haywoods and Co; la Grèce a envoyé quelques spécimens de ses antiques carrières. Enfin, la section italienne est encombrée de statuette et de bustes: sauf cela, je n'ai rien rencontré qui ait attiré mon attention d'une façon particulière.

Encore, pour l'Italie, le débordement d'amours pleurnicheurs, de Savoyards quémandeurs, de nègres musiciens, de petits pêcheurs désappointés, de bébés hilarants, de fillettes soufflant des bulles de savon ou de mioches contemplant leurs traits mal formés dans de vrais miroirs, est-il particulièrement pénible. Et l'on se prend à regretter que les frères Lapini, les sieurs Andreoni, Fernando Vichi, Antonio Frili, Romanelli et Merlini, qui ont fait un déballage extraordinairement copieux de ces jolies choses, aient cru devoir employer une matière relativement précieuse à un usage aussi peu artistique.

HENRY HAVARD.

LES AÏSSAOUAS

Les Parisiens, qui crient à la soif lorsque leurs édiles, dans un but d'économie, substituent pour une demi-journée l'eau de la rivière à celle de la Vanne ou de la Dhuy, feraient sans nul doute une révolution si on les laissait quelques jours dans l'état où se trouvèrent jadis les habitants de Meknès. Meknès est une ville du Maroc, qui ne renferme qu'un puits, lequel se trouva un jour assez desséché, par la raison fort simple que depuis trois ans il n'était pas tombé du ciel une goutte d'eau. Un juif des environs, — l'histoire se passait au XVI^e siècle, — s'avisait de vendre aux habitants de la pluie à jour fixe, toucha pour cette alléchante promesse une forte somme, et s'en vint trouver un saint marabout, nommé Aïssa, lui avouant qu'en concluant ce marché, il avait spéculé sur le crédit qu'il lui supposait auprès du prophète. Bref, il lui demanda un miracle.

Aïssa était bon homme; il ne promit rien, mais s'enferma seul, pendant un jour entier, dans la mosquée; lorsqu'il en sortit le lendemain, il avait le bras cassé, et à la place où

avait eu lieu la fracture, — déjà guérie d'ailleurs, — on voyait une grosse touffe de cheveux blancs. Aïssa dit au juif: « Vois! pour accomplir ta promesse, je suis monté jusqu'au quatrième ciel, vers l'ange qui tient dans ses mains les pluies fécondantes; je lui ai demandé de l'eau, il a refusé; nous nous sommes battus; dans la lutte, il m'a cassé le bras; mais je l'ai terrassé et contraint à exaucer mon vœu. Va donc par toute la ville, raconte ma victoire et annonce que demain la pluie tombera: que chacun répare ses maisons et visite ses terrasses, car l'ondée sera terrible.

Le lendemain, la pluie tomba si abondante que ceux qui, par incrédulité, n'avaient point suivi le conseil du marabout, virent leurs maisons inondées ou détruites: Aïssa avait disparu; mais depuis cette époque, parmi ses descendants directs, qui portent le nom d'Aïssaouas ou *Sidna-Aïsser*, naît, tous les siècles, un enfant marqué au bras droit, comme son aïeul, d'une touffe de cheveux blancs.

Les Aïssaouas ont à Fez un vaste sanctuaire qui est en quelque sorte la maison centrale de la communauté; vers le mois de juillet, ils se rendent, chaque année, dans la province de Sousse, pour y faire leurs provisions de scorpions et de serpents, et se répandent ensuite dans toute l'Algérie. Quelques-uns sont venus à l'Exposition, et depuis trois mois, au concert algérien de l'Esplanade des Invalides, ils se livrent, devant la foule ébahie, à leurs exercices favoris.

Ils sont là cinq hommes robustes et bronzés, vêtus d'une chemise flottante, serrée à la taille par un cordon: avec une ardeur toute religieuse, ils frappent à coups redoublés sur d'énormes tambours de basque et sur des *tarabouks* retentissants, et la cacophonie va en augmentant jusqu'au moment où ils supposent que le dieu les a écoutés et que leurs sacrifices lui seront agréables. Un profond silence règne alors dans la salle. L'un des initiés s'approche d'un réchaud de charbon placé aux pieds du « maître » et respire avec volupté les gaz qui s'en dégagent. Il lève les yeux au ciel, s'accroupit, se relève, imprime à sa tête un mouvement de rotation vertigineuse, saute, rugit, parcourt la scène en hurlant comme un fauve... il est prêt.

Alors il se précipite aux pieds du chef, le supplie de lui donner la boîte où sont enfermés les scorpions... on lui remet l'objet de sa convoitise: l'Aïssaoua rayonne, il saisit la boîte dans ses doigts, la tourne, la retourne en riant de bonheur. Puis il en tire un scorpion, horrible bête jaunâtre à queue hérissée; il le met sur ses bras, sur son cou, le suspend à ses lèvres, et tout à coup, d'un brusque mouvement de gosier, l'avale...

C'est curieux, émouvant même, mais peu ragoutant. Et les *exercices* se succèdent, étranges, troublants, presque horribles: l'un se perce la joue d'une tige d'acier; l'autre, à l'aide d'une vrille, fait sortir son œil de l'orbite; un troisième se fait un collier d'une couple de vipères, et mord à belles dents, avec un air de gourmand satisfait, leur corps froid qui se tortille et s'enroule.

Les scorpions se font rares, à la longue, et puis en voyage, n'est-ce pas, on mange ce qu'on trouve, et l'on ne doit pas se montrer difficile.

Et une fois le tour terminé, vous voyez ces braves gens reprendre tranquillement leurs places, très calmes, souriant modestement des mines effarées de l'assistance, et ne paraissant pas autrement troublés à l'idée de digérer l'hor-

rible menu de leur dégoûtante collation.

Les Aïssaouas ont-ils un moyen quelconque de se rendre insensibles à la douleur? je le crois. Les sauts, les bonds désordonnés qui précèdent leurs sacrifices y suffiraient peut-être. Le docteur Laboulbène a observé à la *Pitié* un malade, chauffeur de locomotive, atteint d'insensibilité, qui attribuait son état à la trépidation de la machine et l'on sait que, suivant une opinion très ancienne et qui souleva au moyen âge bien des controverses, la compression des veines du cou avait le pouvoir d'anéantir les sensations. Les Grecs et les Romains ont eu aussi leur anesthésie chirurgicale. Dioscoride et Pline font mention d'une certaine pierre de Memphis qui, broyée et délayée dans du vinaigre, avait la propriété de rendre insensible. Il est probable que ce sel calcaire, broyé et délayé dans un acide, fournissait en abondance du gaz acide carbonique qui devait être l'agent actif de la préparation.

J'ai cru remarquer d'ailleurs qu'avant le commencement de la séance, le marabout jette sur le brasier une sorte de poudre impalpable qui dégage une légère fumée : les vapeurs de charbon suffiraient, du reste, à produire une anesthésie momentanée.

Et si l'on ne veut admettre, comme explication de ces étonnants phénomènes, que le fanatisme religieux, la chose reste encore vraisemblable et n'est pas sans précédents dans l'histoire des folies épidémiques. Il n'y

a guère plus d'un siècle qu'il se passa à Paris même des scènes bien plus surprenantes : les

convulsionnaires, adeptes du diacre Pâris, dépassaient en inventions atroces de supplices

Mouler, qui n'avait pas vingt-trois ans et qui, lorsque le délire la prenait, se faisait donner cent coups de chenet qui, à chaque fois, s'enfonçait fort avant dans son estomac. Pendant qu'elle était si rudement frappée, la joie sur le visage, elle s'écriait : *Ah ! que cela est bon ! ah ! que cela me fait du bien ! mon frère, redoublez vos forces, si vous le pouvez.*

Quelques-uns de ces exaltés avalaient des charbons ardents ou des exemplaires *RELIÉS* du *Nouveau Testament* ! Le sieur Morand, médecin des armées du roi, étant parvenu en 1730 à pénétrer dans une réunion de convulsionnaires, vit une femme d'environ trente-cinq ans s'approprier au supplice de la croix et déclarer qu'elle l'allait subir pour la vingt et unième fois : deux planches fixées et croisées l'une sur l'autre étaient placées horizontalement, elle s'y étendit, on lui enfonça dans les pieds, dans les mains, des clous de cinq pouces de long qui pénétraient fort avant dans le bois. En cet état, elle conversait avec les assistants ; bientôt elle demanda qu'on lui percât la langue, et on la lui perfora avec la pointe d'une épée ; puis elle voulut qu'on la lui fendît, elle fut obéie...

Les Aïssaouas, on le voit, n'ont rien inventé ; leurs exercices n'en restent pas moins un des spectacles les plus extraordinaires qu'on puisse voir à l'Exposition. Je dis : *extraordinaire*, et non pas *agréable*, car pour ma part je n'y ai trouvé qu'un plaisir très mêlé d'angoisse et de dé-

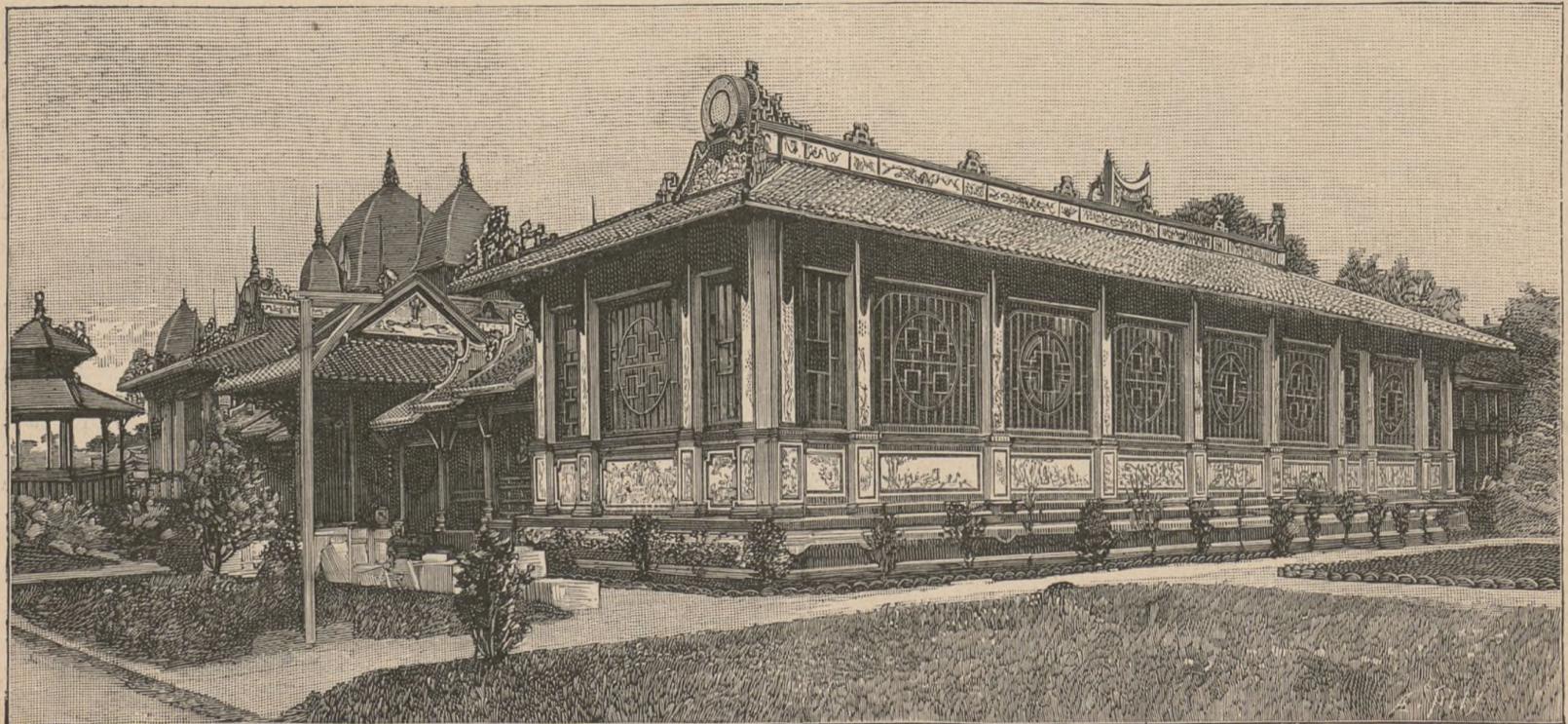
G. LENÔTRE.



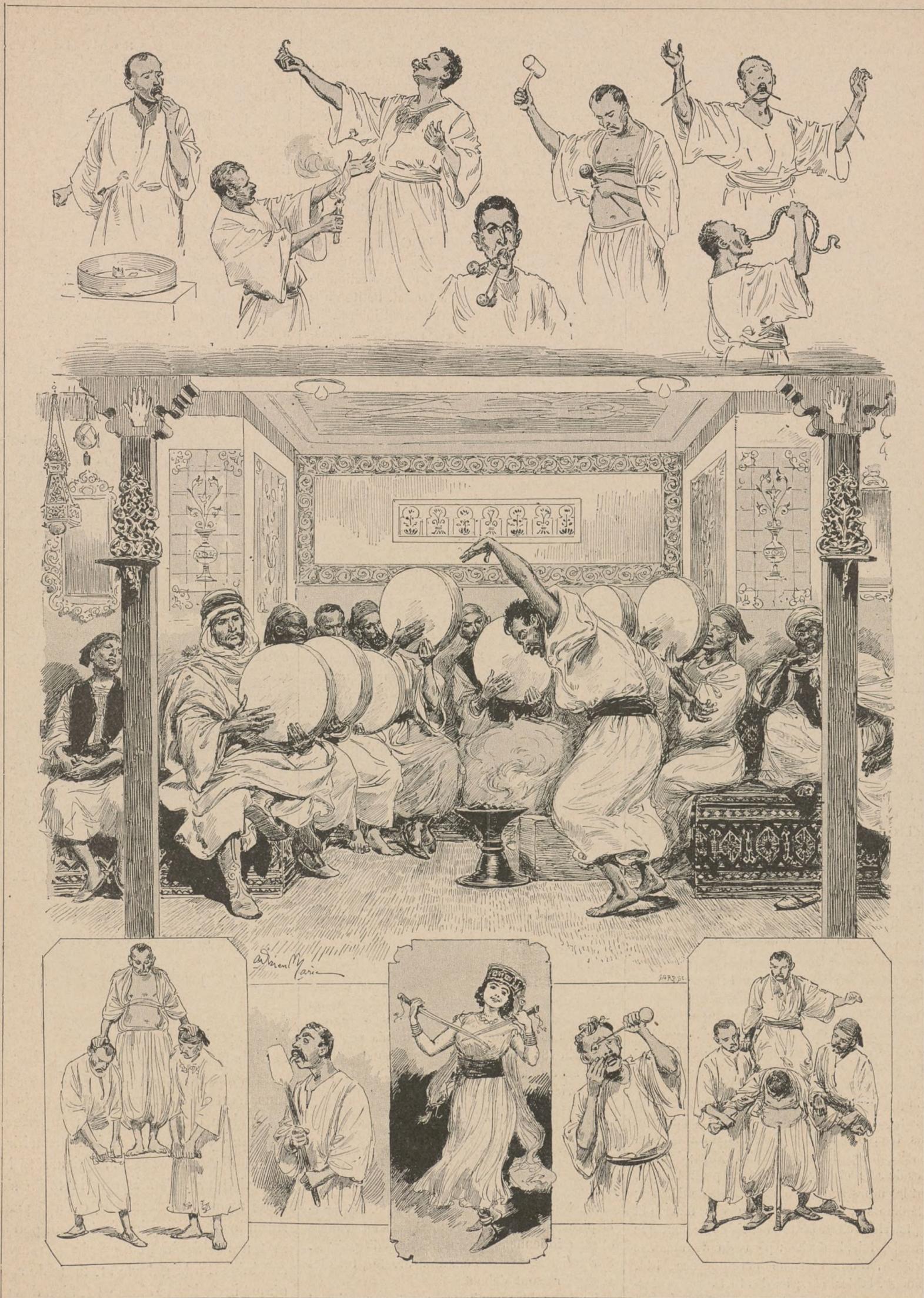
VASE EN MARBRE EXÉCUTÉ PAR M. PARFONRY
Sur le modèle de M. P. Sédille.

volontaires tous les Aïssaouas du monde : les contemporains citent le cas d'une fille Jeanne

goût, et je conseille fort aux âmes sensibles de s'en abstenir.



LE PALAIS DE LA COCHINCHINE A L'ESPLANADE DES INVALIDES.



LES AÏSSAOUAS A L'ESPLANADE DES INVALIDES.

LE PALAIS DE LA COCHINCHINE

Si habitué que l'on soit aux étonnements que nous réserve l'extrême Orient, on ne peut réprimer un mouvement de surprise lorsqu'on se trouve en face des productions industrielles ou artistiques de ces fantastiques pays. C'est cette impression que l'on éprouve lorsque, après avoir parcouru l'Exposition de l'Annam-Tonkin, on en vient à examiner celle de la Cochinchine.

Le palais de la Cochinchine s'élève à droite du Palais central des Colonies; il occupe une superficie de 1,300 mètres environ, mesurant 41 mètres en façade sur 30 en profondeur. L'architecte, M. Foulhoux, a voulu nous montrer, dans toute sa pureté et ses gracieuses conceptions, cet art composite qui allie aux fantaisies de l'art chinois comme un reflet de l'idéal plus sobre et plus majestueux de l'antique civilisation khmer, et il a pleinement réussi. Le palais de la Cochinchine restera l'expression la plus exacte qu'il soit possible de voir non seulement sur les bords de la Seine, mais dans l'Indo-Chine même, de l'architecture annamite.

Le palais affecte la forme d'un parallélogramme dont le centre est occupé par une cour, complément nécessaire de toute habitation indo-chinoise, correspondant à l'*atrium* des maisons romaines, au *patio* des habitations espagnoles. Au milieu de cette cour un bassin, dont les jets d'eau répandent la fraîcheur dans l'espace; tout autour, des vases de porcelaine de Cochinchine garnis de plantes indigènes, alternant avec de fantastiques dragons de faïence émaillée.

Le bois joue un grand rôle dans les constructions cochinchinoises; les Annamites sont passés maîtres dans l'art de le sculpter et de l'employer en charpentes. La porte d'entrée du palais est une merveille du genre: elle est constituée par quatre colonnes de bois de *dom* finement sculptées, qui supportent une toiture aux arêtes dentelées de faïences émaillées. A droite et à gauche, une rangée de portiques en gradins conduisent le visiteur dans les ailes latérales. Mais on peut, traversant la cour, accéder au palais par la porte du milieu, qui s'ouvre sur la grande salle, surélevée par un perron de cinq marches que gardent deux bizarres lions de faïence.

Il serait trop long d'insister sur toutes les beautés de détail, qui frappent les yeux les plus inexpérimentés; mais nous ne pouvons passer sous silence la crête sur faïence qui couronne la partie centrale du palais. Haute de 3 mètres, longue de 20, cette crête est remarquable par la diversité du dessin et des couleurs, par l'heureuse conception et l'harmonie des détails, non moins que par son mérite industriel.

En pénétrant dans le palais par la porte du milieu, qui donne accès dans la salle principale, nous trouvons en face de nous un autel surmonté d'une petite statue de Bouddha; des tentures de soie et d'or décorent ce petit temple, dont les murs sont garnis d'armes, de défenses d'éléphants et autres objets du plus bizarre et du plus riche effet. De tous côtés ce ne sont que parasols, dais, lanternes; plus loin, des meubles incrustés, d'une extrême magnificence, lits, armoires, tables, etc.; ici des tortues gigantesques, aux écailles lustrées, de l'ambre, des sièges en bambou; là une pagode, et plus loin un meuble absolument admirable, dont les incrustations représentent la cathédrale de

Saïgon, en plan et en élévation. Cette merveille appartient au vice-amiral Duperré.

L'aile gauche du palais est consacrée également aux expositions artistiques. Les lits et autres meubles incrustés ou sculptés y sont en plus grand nombre encore; mais d'autres objets attirent notre attention. Tel est le gracieux groupe *Femme annamite et son enfant revenant du marché*; cette charmante sculpture est de M. Jau, artiste saïgonnais, et fait grand honneur à son auteur. Sur un lit est étalé un splendide tapis de plumes de paon; ailleurs, les travaux scolaires, tout à fait remarquables, des filles et garçons indigènes.

Dans cette même salle la Compagnie des Messageries fluviales de Cochinchine nous montre les échantillons de navires et une collection de barques de toutes les formes, et M. Petiton une collection géologique du plus grand intérêt.

La salle de droite a reçu les expositions industrielles; c'est la plus intéressante au point de vue commercial.

Les produits exposés sont moins nombreux et moins variés que ceux que nous avons vus au Tonkin. Nous ne verrons pas ici les soies de cocons français importés à Hanoï par M. Arnal, ni les eaux-de-vie et rhums de canne à sucre fabriqués par la maison Denoc et C^{ie}. La Cochinchine ne possède pas cette variété de sol et de climat qui fait la richesse du Tonkin; néanmoins elle expose des produits de la plus grande valeur.

L'industrie du riz, la plus importante, est représentée par les envois de la Compagnie française de Saïgon, de la rizerie saïgonnaise Denis frères et C^{ie} et de la rizerie à vapeur de Cholon. Ces trois maisons, qui concentrent entre leurs mains la plus grande partie du commerce du riz, lui ont donné un puissant essor en aidant les cultivateurs et en améliorant les procédés de culture et de décorticage. Les alcools de riz complètent cette exhibition tout industrielle.

Le commerce des bois est encore dans l'enfance, à cause des difficultés de transport; cependant, à voir les échantillons envoyés par le Jardin botanique de Saïgon, on ne peut nier qu'il n'y ait là une source considérable de richesses à exploiter.

Avant de quitter le palais de la Cochinchine, nous présentons nos remerciements à son architecte, M. Foulhoux, qui, avec la plus grande amabilité, a bien voulu nous servir de cicerone dans notre longue visite.

M. Foulhoux n'est pas un inconnu dans le monde parisien. Pendant plusieurs années, de 1862 à 1870, comme élève de l'École des beaux-arts, puis comme inspecteur d'architecture au Chemin de fer de Lyon, il a su se créer des sympathies que son éloignement n'a pas effacées. En 1873, il fut désigné, sur sa demande, pour servir en Cochinchine en qualité de chef du service des bâtiments civils.

LES FÊTES DE L'EXPOSITION¹

Sur les statues des villes de France, autour de la place, une trentaine d'individus sont groupés et se maintiennent par des prodiges d'équilibre. Sur les impériales des omnibus arrêtés, tous les voyageurs sont debout.

Le défilé dure une heure, montre en main, et à la fin les manifestations sont aussi chaleureuses qu'au départ. La plupart des magistrats

1. Voir les nos 69 à 74.

municipaux se découvrent et agitent leurs chapeaux en signe de gratitude et répondent aux cris de: « Vive les maires! vivent les départements! » par les cris: « Vive Paris! vive la République! » La plupart paraissent vivement émus par le panorama de la place de la Concorde et des Champs-Élysées, bien fait, d'ailleurs, pour frapper l'imagination de tous ceux qui ignorent Paris: un vaste forum, avec des fontaines monumentales, des galeries et des portiques, des statues, un colossal obélisque et une magnifique avenue aboutissant à l'Arc de Triomphe; dans le lointain, la Tour Eiffel et le Palais de l'Industrie, dominé par le ballon Godard.

A six heures et demie, les premiers maires arrivaient devant le Palais de l'Industrie, où MM. Chautemps et Alphand les attendaient. A sept heures, les quinze mille convives étaient à leur place, grâce aux nombreux commissaires chargés de les piloter. Il y avait des tables non seulement dans toute la nef, mais encore dans les bas côtés et au premier étage, transformés en luxueux salons et ornés de splendides tapisseries.

Sur les murs de la nef centrale, on admirait des trophées avec drapeaux tricolores, tentures, draperies frangées d'or, des globes lumineux, des candélabres électriques, des guirlandes de laurier vert et or. Au fond et à droite, conduisant aux tribunes, deux larges escaliers entourés de grands arbustes et de plantes exotiques.

La nef centrale était divisée en deux parties: à droite de la table d'honneur, les tables réservées aux départements de la lettre A à la lettre D; à gauche, de la lettre E à la lettre M; au milieu, les maires et adjoints de Paris et des colonies, et la presse.

La table d'honneur, vis-à-vis de celle des maires de Paris, était élevée de 5 mètres au-dessus du sol et mesurait 15 mètres de longueur. Au bas, des massifs d'arbustes, de plantes et de fleurs; des dahlias, des amarantes, des chrysanthèmes, des géraniums, etc.

Une riche tenture rouge, frangée d'or, relevée par des embrasses à glands d'or, recouvre toute la longueur de la table. Deux escaliers richement tapissés conduisent aux places officielles.

(A suivre.)

V.-F. M.

LA SCIENCE A L'EXPOSITION

LA PHOTOGRAPHIE

L'Exposition de photographie est assez mal placée. Elle figure dans le Palais des Arts libéraux, en compagnie d'œuvres du plus haut intérêt, sans doute, mais elle est juchée dans une galerie supérieure, et, pour y parvenir, il faut franchir un grand diable d'escalier, qui arrête bien des visiteurs. Tandis que la foule s'entasse au rez-de-chaussée, occupé par les rondes de l'Histoire du travail, peu d'amateurs se décident à gravir les marches conduisant à la galerie et, faute de savoir où est installée la classe 12, bien des personnes se retirent, sans avoir pu découvrir la section de photographie.

Cela dit, entrons en matière.

Nous ne pourrions songer, dans cette revue rapide des productions de l'art photographique réunies dans le Palais des Arts libéraux, à classer par ordre de mérite les œuvres et leurs auteurs. C'est une tâche que nous laissons volontiers au jury chargé de distribuer, en les justifiant, les divers ordres de récompenses. Nous renfermant dans le cadre de nos articles, dans ce journal, nous nous bornerons à étudier l'Exposition de photographie au point de vue de la science.

Il y aurait longuement à écrire, si l'on voulait traiter avec étendue toutes les applications récentes de la photographie à la science; car cet ordre d'applications est représenté, à l'Exposition, avec une singulière profusion, et par des produits d'une réelle perfection.

La photographie scientifique, considérée dans son expression la plus élevée, c'est certainement la *photographie astronomique*, qui, depuis dix ans, a rendu à l'astronomie physique des services d'une importance hors ligne.

L'exécution d'une *carte du ciel par les procédés photographiques* sera l'une des œuvres scientifiques les plus remarquables de la fin de notre siècle. On sait que, grâce aux progrès réalisés, dans ces derniers temps, par les procédés photographiques, on est parvenu à obtenir des images parfaites des étoiles et d'autres astres, et même à discerner, sur les épreuves photographiques de la voûte du ciel, des étoiles qui ne sont aucunement visibles dans les lunettes. De là, le beau projet de constituer un tableau exact de l'état du ciel à notre époque, en répartissant la reproduction photographique de ses différentes parties, entre un certain nombre d'opérateurs.

On examinera avec respect et admiration, à l'Exposition de photographie, les premières cartes ainsi relevées. Les frères Henry, de l'Observatoire de Paris, y font figurer les vues photographiques prises par eux des constellations du Cygne, du Cocher, des Gémeaux et de la Lyre, premiers résultats d'un travail qui a pris aujourd'hui un grand développement, et qui représentent les débuts de la *carte photographique du ciel*.

Une série d'épreuves d'un grand caractère de nouveauté et d'originalité est présentée par un savant officier, le commandant Moëssard. Il s'agit de la fixation, sur les plaques sensibles, de la *trajectoire des étoiles*. Une étoile, suivie le 9 septembre, par l'objectif photographique, depuis 11 heures jusqu'à 3 heures, a laissé, par suite du déplacement de la terre, une traînée lumineuse, dont la mesure pourrait, selon le commandant Moëssard, servir à rectifier certaines me-

sures astronomiques, par exemple la latitude du lieu de l'observation.

M. Janssen, que l'on peut considérer comme le maître et le créateur des méthodes photographiques actuelles appliquées à l'astronomie, a pris, à l'Observatoire de Meudon, dont il est directeur, des vues des taches solaires et de la surface du soleil. Cette dernière épreuve, où une tache du soleil prend l'aspect d'une noire et profonde cavité, est tellement vraie qu'on dirait que c'est le doigt enfoncé dans une masse molle, qui a produit ce trou ténébreux.

On ne considère pas sans intérêt les dessins qui représentent le *photo-revolver* de M. Janssen, cet instrument, historique, on peut le dire, qui sert à enregistrer, par les procédés daguerriens, les phases successives du passage de Vénus sur le disque du soleil.

Qui aurait jamais pensé que les éclairs qui sillonnent le ciel, aux jours d'orage, pourraient être saisis et conservés par la plaque sensible? Ce tour de force a été accompli, d'abord, par un photographe de Passy, M. Moussette, qui a envoyé à l'Exposition les curieux spécimens de ses divers travaux. De son côté, le commandant Moëssard a photographié des éclairs, et l'on voit, dans la première salle de l'Exposition, les éclairs de la journée du 24 juillet 1888, photographiés par ce savant, à côté des épreuves semblables faites par M. Moussette pendant les orages du 12 mai 1886, du 25 juin 1887 et du 30 juin 1888. L'éclair a laissé sa trace, par une ligne sinueuse, qui ressemble absolument à celle que fournit l'étincelle des machines électriques à frottement, preuve nouvelle, si cela était nécessaire, de l'identité de l'étincelle électrique et de la foudre.

La photographie instantanée, la plus belle conquête et le couronnement de l'art qui nous occupe, est largement représentée à l'Exposition. Toutes les applications de la photographie extra-rapide se voient dans les cadres des photographes ou des savants qui ont appliqué la photographie instantanée à différentes études de corps en mouvement.

Au premier rang des physiologistes qui se sont consacrés à ce genre de travaux, se trouve, on le sait, le professeur Marey, qui a su élucider beaucoup de questions controversées au moyen de séries successives d'épreuves instantanées. M. Marey a réuni dans un cadre ses photographies instantanées les plus intéressantes. On saisit les attitudes successives d'un sauteur franchissant une corde, d'un enfant jouant au saut-de-mouton, au ballon ou

à la corde. Un détachement de soldats passe devant une série d'objectifs convenablement disposés, et M. Marey nous montre tout le peloton, une jambe en l'air!

Nous donnerons une idée des ressources de la photographie instantanée pour les opérations de ce genre, en disant que M. Marey peut prendre vingt épreuves dans une seconde, et qu'il est même arrivé à en prendre jusqu'à 50 par seconde.

La physiologie a emprunté le secours de la photographie instantanée pour saisir divers mouvements musculaires trop fugitifs pour être fixés par le dessin. Sous ce rapport, M. Albert Londe, directeur du service de la photographie à l'hospice de la Salpêtrière, a trouvé nombre d'occasions de mettre à profit son habileté. Dans le service du Dr Charcot, M. Albert Londe a pris une série de vues de contractions musculaires propres à la catalepsie. Il a également fixé sur la plaque les attitudes de femmes en proie à des attaques hystériques ou épileptiformes.

Le même M. Londe montre, par quelques échantillons, les avantages de la photographie judiciaire, qui est pratiquée au dépôt de la Préfecture de police de Paris. Il y a là une jolie série de portraits de gredins, que la police tient en réserve dans ses cartons, prête à les fournir à dame justice.

Une des plus intéressantes applications de la photographie instantanée se trouve dans les images de la terre prises du haut d'un ballon. Avant l'invention du gélatino-bromure d'argent, qui donne l'impression lumineuse dans un intervalle de temps prodigieusement court, c'est-à-dire dans des fractions de secondes, on n'avait pu songer sérieusement à photographier la terre, ou à lever un plan du haut d'un ballon. Aujourd'hui, cette opération est devenue facile. M. Nadar fils et M. Gaston Tissandier mettent sous les yeux du public des photographies prises par eux du haut d'un aérostat. M. Nadar expose les vues de Champigny, du Parc de Saint-Maur, de Versailles, etc.; M. Gaston Tissandier expose des vues semblables transformées en gravures.

Une société d'amateurs, d'excursionnistes en photographie, a réuni dans un seul cadre, une série d'épreuves photographiques prises en ballon, que le visiteur examine avec curiosité.

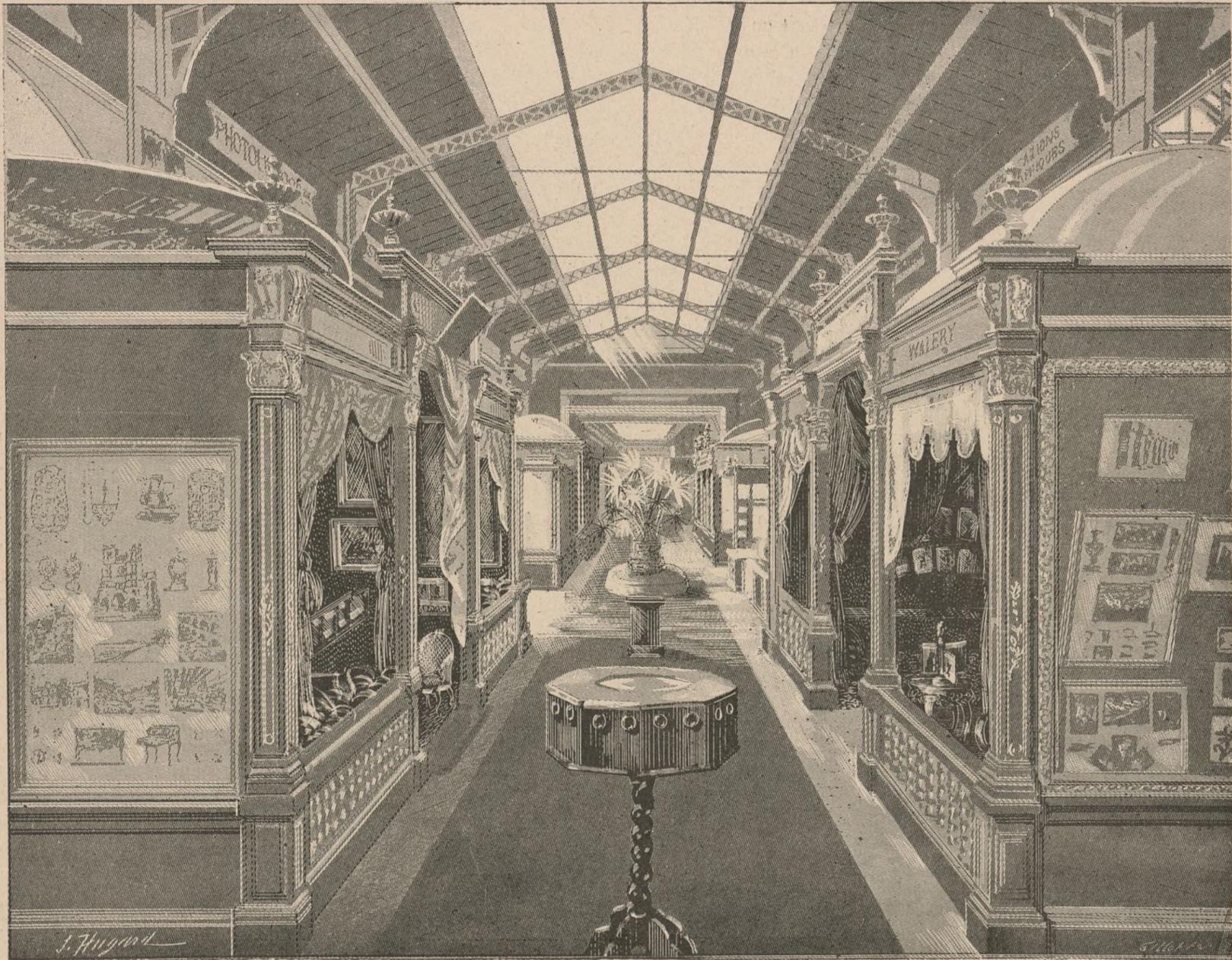
Au parc de l'aérostation militaire de Meudon, on se livre souvent à des levés photographiques de plans, et à des vues de terrains, de remparts ou de fortifications. Dans les ascensions aérostatiques dont nous parlions dans notre article sur l'*Aérostation militaire à l'Exposition*, M. le

commandant Renard a pris un grand nombre de vues de ce genre, que l'on retrouve à l'Exposition. Telles sont les vues de la ville de Senlis, de Compiègne, de Cherbourg, une vue des Champs-Élysées, etc. Les levés topographiques qui les accompagnent, donnent des spécimens curieux de ce nouveau moyen topographique.

La plus intéressante application de la photographie instantanée, c'est la pro-

duction extra-rapide des portraits, et, comme conséquence, la facilité, acquise aujourd'hui, de photographier les gens malgré eux. Les *appareils de poche* et les *appareils à main* abondent maintenant dans le commerce de l'optique photographique. Aussi voit-on, dans les vitrines des exposants, une interminable série de ces appareils, qui permettent de saisir au vol, pour ainsi dire, un paysage, un monument, un portrait.

L'*appareil à main* tend de plus en plus à s'introduire dans les habitudes des amateurs de photographie. On peut, grâce à ces minuscules instruments, opérer instantanément, et, pour ainsi dire, sans s'arrêter dans sa marche. Il est possible, en effet, de saisir et de fixer le portrait d'une personne, sans qu'elle en soit aucunement prévenue. L'*appareil de poche* a un objectif toujours prêt à fonctionner, et une chambre obscure disposée



EXPOSITION DE LA PHOTOGRAPHIE DANS LE PALAIS DES ARTS LIBÉRAUX.

de telle sorte que l'opérateur n'ait qu'à viser l'objet, et à lâcher la détente qui découvre l'obturateur. C'est un fusil chargé, toujours prêt à partir, à la volonté du chasseur.

Les *appareils de poche*, ou à *main*, sont nombreux aujourd'hui; ce qui ne veut pas dire qu'ils soient parfaits.

Nous les signalons seulement pour donner une idée des immenses progrès de la photographie et de la révolution qui s'est faite dans cet art, depuis qu'il est sorti des mains de Niepce et de Daguerre.

Les agrandissements d'épreuves ne nous ont présenté rien de particulièrement neuf. M. Molteni expose son appareil, aujourd'hui généralement répandu, pour l'agrandissement des épreuves et des projections, et M. Nadar présente des spécimens d'agrandissement tout à fait remarquables.

Une des curiosités qui frappent le plus les amateurs, c'est la *photographie sans objectif*, c'est-à-dire la manière d'obtenir une photographie à travers un trou d'épingle, sans faire usage d'appareil d'aucun

genre. Le capitaine Colson s'est fait un nom dans cet ordre si original de travaux. Il y a, selon cet opérateur, une dimension de trou qui donne un maximum d'effet, pour chaque cas particulier. L'adresse de l'opérateur consiste à reconnaître la grandeur précise à donner à l'orifice lumineux, pour obtenir l'effet dont il s'agit, effet qui, d'après les épreuves exposées par le capitaine Colson, n'est paradoxal qu'en apparence.

(A suivre.)

LOUIS FIGUIER.



L'EXPOSITION RÉTROSPECTIVE AU TROCADÉRO.

Ayuntamiento de Madrid

